

derrière l'écran

Le magazine de l'association
du Festival International
du Film de La Rochelle

ក្រោយពីទូរទស្សន៍





Soirée d'ouverture : accueil des invités en présence d'Arnaud Jaulin, adjoint à la Culture.
Nous remercions la Ville de La Rochelle, son maire, Jean-François Fountaine et toute son équipe pour leur soutien.



Partager...

Résister, partager, rêver, passer les frontières... Cette 43^{ème} édition de notre Festival a répondu, une fois de plus, aux attentes des Festivaliers.

Tous les films programmés nous ont fait voyager, nous ont interrogés, tous les cinéastes présents nous ont passé le même message... résistez, rêvez, partagez, allez à la rencontre de l'inconnu...

De Miguel Gomes et ses *Mille et une nuits* à Danielle Arbid, de Visconti à Bellocchio, des cinéastes géorgiens à Sharunas Bartas, des cinéastes iraniens à Joachim Trier.

Mais le cinéma nous aide aussi à réenchanter le quotidien, à s'évader. Le Festival de La Rochelle, en ce sens, nous a aussi offert une très belle fête du Cinéma partagée avec les Rochelais, et tous nos partenaires qui œuvrent avec l'équipe pour ouvrir la Culture au plus grand nombre.

Poursuivons ensemble cet engagement. La Culture et la création sont indispensables, et d'autant plus aujourd'hui.

→ par Hélène de Fontainieu

Présidente de l'association du Festival International du Film de La Rochelle

Couverture : Sopho Gvritishvili dans *Blind Dates*
de Levan Koguashvili projeté lors de la soirée CCAS CMCAS

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

43^e 26 JUIN - 5 JUILLET 2015



Peur de rien

Danielle Arbid, talentueuse cinéaste franco-libanaise, amie fidèle du Festival, sait de quoi elle parle. Une enfance et une adolescence à Beyrouth l'ont façonnée d'audace et bardée de détermination. Elle nous a généreusement confié la première projection publique de son film, *Peur de rien*, lors de la récente édition du Festival, un soir, dans la grande salle de La Coursive. Un beau cadeau.

Ses acteurs étaient avec elle, garde rapprochée de la vaillante aventurière. Vincent Lacoste, Paul Hamy, Damien Chappelle et sa jeune héroïne, Manal Issa, promise à une belle carrière, qui tourne aujourd'hui avec Bertrand Bonello, autre proche du Festival.

Peur de rien. Ce titre en forme de manifeste résonne étrangement aujourd'hui, en ce mois de novembre à Paris, dans notre bureau du 11^{ème} arrondissement.

Il nous guidera dans les prochains mois. Il sera notre maxime, une forme de reconnaissance aux films que nous montrerons et à celles et ceux qui, les mettant en scène, bravent bien souvent les tabous, les interdits et la censure pour donner à voir et à entendre au monde les images libératrices d'existences étouffées.

La 44^{ème} édition se tiendra du 1^{er} au 10 juillet 2016.

Ce prochain Festival réunira de grands cinéastes, des musiciens, des acteurs et des actrices et puis, nous l'espérons, vous surtout, nos chers spectateurs qui le font vivre. Grâce au cinéma, nous cheminerons ensemble sur les sentiers de la planète, et ensemble, nous n'aurons peur de rien.

→ par Prune Engler
Déléguée générale du Festival International du Film de La Rochelle

Dans le hall de La Courseive



La petite nièce de Musidora et Michelle Leveux, journaliste à L'Humanité



Sortie de l'Olympia CGR

Quand les quartiers font leur cinéma...

Le Festival, c'est aussi des projets à l'année, dans lesquels s'investissent des cinéastes, des associations, des habitants de quartiers de La Rochelle, des personnes de tous les horizons... *Le Saphir de Saint-Louis* de José Luis Guerin raconte une histoire de la cathédrale de La Rochelle, *Le Corps de la Ville* de Nicolas Habas fait danser le quartier de Mireuil, *Dans mon quartier, il y a un homme qui danse* implique les habitants de Villeneuve-les-Salines et François Perlier nous présente un danseur que nous connaissons bien, *Correspondances* de Vincent Lapize donne la parole aux détenus de la maison d'arrêt de Saint-Martin-de-Ré. Pascal-Alex Vincent a collaboré avec le lycée Dautet et l'université de La Rochelle...

Toute l'année, le Festival a mené des actions avec les classes L Cinéma de la région Poitou-Charentes, les lycées de La Rochelle, l'Université de La Rochelle, le Conservatoire de Musique et de Danse, la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, le Groupe hospitalier de La Rochelle-Ré-Aunis, le dispositif Passeurs d'images, le réseau de médiathèques, le CCN et Kader Atou... Tous les films tournés au long de l'année, fruit du travail de passionnés, sont projetés pendant le Festival. De nombreux partenaires, engagés pour la transmission et le partage de la culture et de l'image, sont aux côtés du Festival pour la réalisation de ces projets avec le plus grand nombre.

Le Festival remercie : les lycées Dautet, Saint-Exupéry, Valin et Vieljeux, l'Université de La Rochelle, la Sirène, la CDA de La Rochelle, le Conservatoire de Musique et de Danse de La Rochelle, la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, la DRAC Poitou-Charentes, Laurent Descamps et SDLP de la Charente-Maritime, la Ville de Saint-Martin-de-Ré, le Groupe Hospitalier La Rochelle-Ré-Aunis, le dispositif Passeurs d'Images, le réseau des médiathèques de la CDA, Engie, SDLP, le Studio Un Poil Court, le CCN de La Rochelle, la compagnie Accrorap, le collectif Ultimatum, la Passerelle-mairie annexe de Mireuil, Horizon Habitat-Jeunes, la Caisse des Dépôts, l'Apapar, le collectif de Villeneuve-les-salines, l'Agence pour la Cohésion Sociale et l'Egalité des Chances, le Comptoir, le Département de la Charente-Maritime, le Centre des Monuments Nationaux, le Diocèse de La Rochelle-Saintes, le Centre Intermondes, le lycée Merleau-Ponty de Rochefort, Annick Notter et le Musée du Nouveau Monde, sans oublier la Région Poitou-Charentes.



José Luis Guerin



Nicolas Habas



Vincent Lapize



François Perlier



Pascal-Alex Vincent

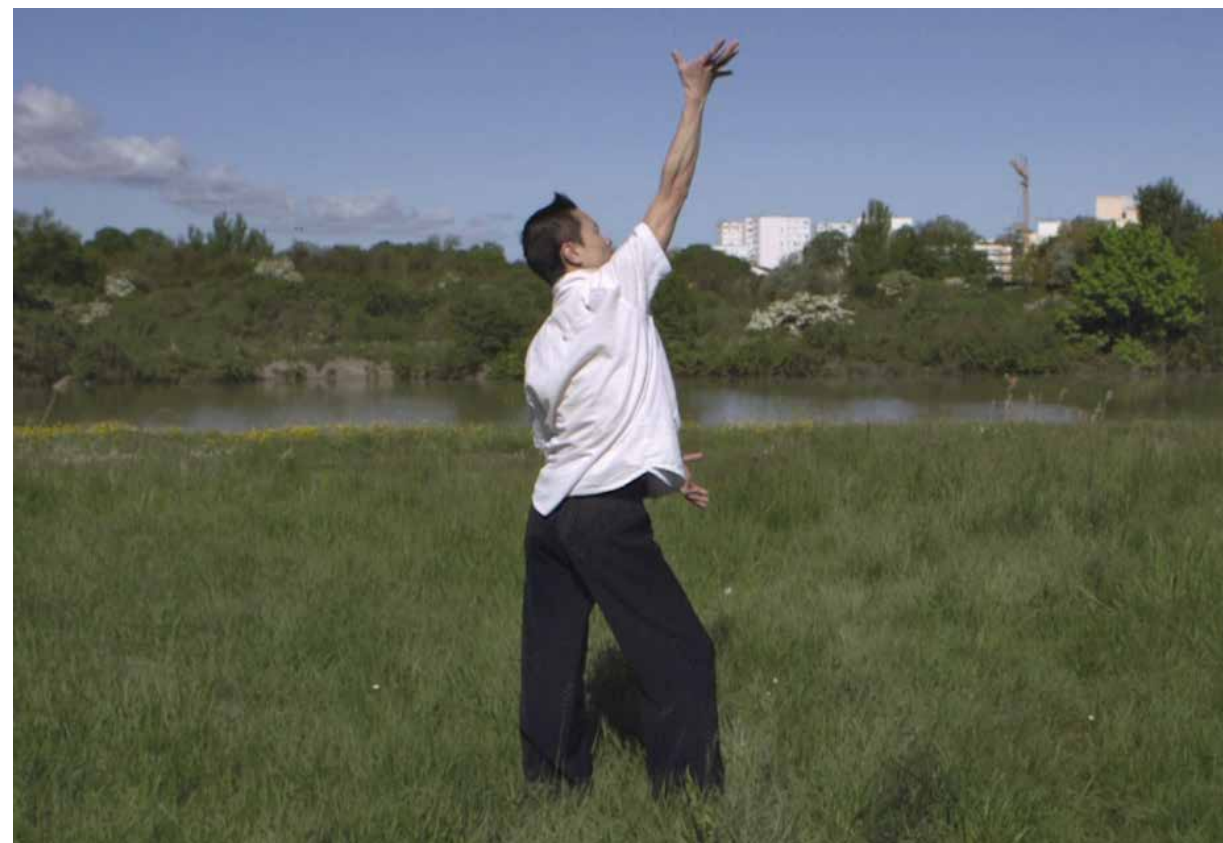
Le Corps de la ville de Nicolas Habas

Un très beau court-métrage réalisé à Mireuil par Nicolas Habas, avec le collectif Ultimatum et le CCN.

Dans les lieux filmés par Nicolas Habas, il y a un espace à s'approprier, des mains tendues, mais aussi beaucoup de portes fermées et de solitudes qui se croisent. Heureusement, il y a aussi des passerelles, toutes les musiques du monde, et des corps qui dansent ; la magie opère, en trois ou quatre minutes il nous embarque sur sa péniche Accueil et nous devenons les passagers émerveillés de ces courts-métrages qui en disent si long sur l'ouverture à l'autre, la solidarité, l'espoir.

À La Rochelle comme à Lyon ou à Bordeaux, ce message est passé car son film a été reçu avec la même émotion, quels que soient le public et le lieu de projection... La Rochelle redemande Nicolas Habas !

→ par Danièle Blanchard



Nguyễn Thanh Tùng

Dans mon quartier il y a un homme qui danse sans musique

de François Perlier

Dans mon quartier, il y a un homme qui danse sans musique... Dans mon quartier, près de la Porte Royale, il y a un homme, au Cyclo-Pousse Saïgon, qui nous fait voyager avec ses saveurs venues du Vietnam. De la danse à la cuisine, sa grâce, son sourire, ses souvenirs, sont intacts.

→ par Hélène de Fontainieu

Présidente de l'association du Festival International du Film de La Rochelle



Itinéraire d'une cathédrale...

A l'initiative de Nathalie Benhamou de la DRAC et de Max Boisrobert, ancien architecte en chef des bâtiments de France, le très beau documentaire *Le Saphir de Saint-Louis*, réalisé par José Luis Guerin, raconte une histoire de la cathédrale de La Rochelle. En collaboration avec le lycée Merleau-Ponty de Rochefort, le Centre Intermondes et le Diocèse de La Rochelle-Saintes, le film a été coproduit avec Perspective Films, avec le soutien de la DRAC Poitou-Charentes, du CNC, de CINE+, de la Région Poitou-Charentes, du Département de la Charente-Maritime, de la Ville de La Rochelle et de l'Institut Ramon Llull.

La diffusion de ce film se poursuit dans de nombreux festivals : Festival Punto de Vista, Pampelune, Espagne (février 2016) ; Festival de cinéma de Cali, Colombie ; Festival Doc Lisboa, Portugal (novembre 2015) ; Milano Design Film Festival, Italie ; Festival Corsica.doc, France (octobre 2015) ; Festival International du Film de Locarno, Suisse (août 2015).



José Luis Guerin et Max Boisrobert



Nathalie Benhamou et José Luis Guerin

Le Saphir de Saint-Louis

de José Luis Guerin

Cette aventure s'inscrit dans le sillage des priorités du Ministère de la culture et de la communication : valorisation du patrimoine, exigence artistique et démocratisation culturelle.

Ainsi, en 2014, la Direction régionale des affaires culturelles de Poitou-Charentes (DRAC) a commandé au Festival International du Film de La Rochelle (FIFLR) un film dont l'objectif était de faire mieux connaître la cathédrale de la ville, la singularité de son histoire et de son architecture. Passionnée par le projet, une équipe agrégée de festivaliers, producteurs, experts de la DRAC, acteurs de l'éducation à l'image, avec le concours de l'évêché, de la Région, du Département et de la Ville ont permis sa réalisation par leur soutien financier ou logistique.

Le FIFLR, qui avait accueilli précédemment le réalisateur José Luis Guerin afin de présenter son œuvre, lui a proposé le projet. Cet artiste catalan interroge la frontière entre genres documentaire et fiction. Son cheminement artistique et son talent ont été salués dès 2001 par le Prix du jury du Festival de San Sebastian et le Prix Goya du meilleur documentaire en 2002 pour le film *En construcción*. Il montre Barcelone au cœur d'une réforme urbanistique et les transformations qu'elle induit dans les comportements humains.

José Luis Guerin a porté un regard d'auteur sur ce lieu de culte. Il s'est attardé sur les ex voto qui y sont conservés, l'histoire et l'imaginaire qu'ils portent. Ainsi le film *Le Saphir de Saint Louis*, court métrage dont le titre est inspiré d'un navire embarqué dans la traite négrière, interroge la part d'ombre du siècle des Lumières en proposant un renversement, une analogie rétinienne entre la charpente des parties les plus élevées de la cathédrale et la cale du navire.

Par ailleurs, au côté du Centre National du Cinéma et de l'image animée, la DRAC soutient le Festival pour les actions territoriales qu'il conduit au long cours, durant l'année, en direction des jeunes publics et de ceux qui se trouvent les plus éloignés de l'offre culturelle, habitants de quartiers sensibles, personnes sous main de justice ou hospitalisées. A ces titres, la DRAC remercie vivement toute l'équipe du Festival pour ce partenariat fidèle, engagé et généreux en faveur de la diversité de l'offre artistique et de la démocratisation culturelle.



→ par Nathalie Benhamou
Conseillère cinéma, audiovisuel et multimédia à la DRAC Poitou-Charentes

Les lycéens dans les coulisses du Festival



À travers le dispositif "Au cœur du Festival", soutenu par la Région Poitou-Charentes, les lycéens rochelais vivent leurs premières expériences de journalistes, à travers le blog "Au cœur du Festival", en réalisant interviews, photos, reportages et en animant des émissions radiophoniques quotidiennes. Une partie de leurs textes est reproduite dans les pages de Derrière l'écran.

Cet engagement des élèves des lycées Dautet, Saint-Exupéry, Valin et Vieljeux, accompagnés par leurs animateurs, est soutenu par le Conseil Régional Poitou-Charentes.



Le jour où je suis devenue femme

de Marziyeh Meshkiny

Le jour où je suis devenue femme est un film iranien de Marziyeh Meshkiny, réalisé en 2000. C'est un film en couleur qui dure 1h20 et qui retrace la vie que peut avoir une femme en Iran. Le film est divisé en trois parties et retrace la vie de trois femmes, de trois générations différentes.

Dans la première partie, une jeune fille veut rejoindre un ami mais sa grand-mère l'en empêche sous prétexte qu'elle est devenue une femme, puisqu'elle a neuf ans aujourd'hui. La jeune fille, Hava, dit qu'elle est née à midi et donc qu'elle peut sortir encore librement jusqu'à midi. Sa mère, avant qu'elle sorte, lui offre son premier tchador noir (un voile). Elle rejoint son ami, contrôlant l'heure avec l'ombre d'un bâton, et mange des bonbons avec lui. A midi, sa mère vient la chercher et lui met un voile noir, signe de la fin de l'enfance. On voit toute l'innocence chez la petite Hava qui n'hésite pas à échanger son tchador contre un poisson avec lequel elle joue dans la mer immense, synonyme de liberté. On note tout au long du film l'opposition entre le monde des adultes représenté par la mère et la grand-mère d' Hava, et Hava. Les adultes sont enfermés dans la religion contrairement à la petite fille qui ne connaît que la liberté. Dans la seconde partie, une femme, Ahou, ne respecte pas les règles édictées par son mari et fait du vélo en compagnie d'autres jeunes femmes. Malgré des scènes assez

longues, les plans filmés sont magnifiques. On remarque le contraste entre l'arrière plan et la jeune femme qui avance sur son vélo. Des falaises, une mer agitée, de l'écume qui vole, voilà le paysage sauvage que nous présente Marziyeh Meshkiny. On voit que la nature n'est pas entièrement maîtrisée, qu'elle a une part de liberté par rapport à ce qui se déroule au premier plan. Des plans très larges accentuent cette impression de puissance.

Au contraire, la femme qui pédale au premier plan sur son vélo à l'air renfermée sur elle-même. Vêtu de noir, son tchador volant derrière elle, elle nous montre la condition des femmes en Iran. Son mari la poursuit à cheval et lui ordonne de renoncer au vélo, qui est perçu comme diabolique dans l'islamisme radical. Il lui ordonne de se ranger à la raison et de rentrer dans son foyer.

Comme elle refuse, il fait appel à d'autres hommes, puis aux cousins et aux frères de la jeune femme. Comme ultime sentence, il demande le divorce. Elle est déshonorée. Il la prévient, qu'après le divorce, ses frères viendront la chercher, ce qui montre la place des hommes dans la société iranienne.



Dans la troisième partie, une vieille femme arrive en avion en Iran et, venant d'hériter, elle s'achète tout ce qu'elle n'a pas pu avoir dans sa vie. On la voit ainsi se déplacer suivie de jeunes enfants portant ses achats. La scène est assez drôle à regarder. Voir que cette femme qui n'a jamais rien eu décide de tout avoir d'un coup alors que ça ne lui servira probablement à rien.

Malgré la richesse matérielle de tout ce qu'elle transporte et le sourire sur le visage des garçons qui portent ses affaires, il ressort de ces scènes une grande misère. En effet, la vieille dame sait que ce n'est pas aujourd'hui qu'elle profitera de la vie. D'ailleurs, pour transporter ses affaires, les garçons chargent tout sur des barques et on les voit s'éloigner sur la mer, vers l'horizon, comme une sorte d'au revoir à la vie que fait la vieille dame, comme une libération.

A travers ces trois récits, Marziyeh Meshkiny porte un regard sur la condition des femmes en Iran. Le film délivre un message : les femmes sont enfermées nous dit-il, et leur vie s'écoule sans qu'elles n'en profitent ! A l'aide du jeu et de la vitesse, les deux premiers personnages cherchent à gagner du temps sur la vie. Pour la dernière, elle a conscience du temps qui s'est écoulé et essaie seulement de le rattraper. De la violence, de l'indignation, c'est un regard engagé sur la condition féminine que nous propose Marziyeh Meshkiny. Film à voir absolument !

→ par Solenne
Lycéenne bloggeuse





Succès complet en noir et blanc



L'habit ne fait pas le moine mais peut-il faire un bon film ? C'est ici réussi dans *L'Homme au complet blanc* ou les aventures drôles et costumées d'un inventeur peut être trop visionnaire... Le spectateur se trouve plongé dans l'univers de l'industrie américaine où les conflits d'intérêts de tous de même que les caractères incisifs de chacun sont traités avec un humour décapant. Sydney Stratton diplômé, employé et licencié est-il un génie négligé ou l'initiateur de la fin d'un monde ? La réponse morale et moralisatrice nous est donnée dès 1951 par Mackendrick.

Pris dans son jeu lumineux et un costume phosphorescent, le brave Sydney, qui ne sera ménagé ni par le cœur ni par l'esprit de l'innovation, nous tient en haleine tout au long d'une fable moderne au comique inusable. Un classique à voir, un chef d'œuvre à revoir.

→ par Maxence
Lycéen blogueur



Les enchaînements de plans filmés tantôt de près tantôt de loin ajoutent cette touche de modernité à ce film pourtant de 1951. Le réalisateur utilise une manière de filmer de facture classique soit des plans fixes qui durent pour les scènes de dialogues et des plans en mouvements qui s'enchaînent rapidement pour les scènes d'actions et qui permettent justement de rythmer le film. Sid va d'ailleurs lors de scène de poursuite comme essayer de fuir l'image comme s'il fuyait ses poursuivants.

→ par Matthieu
Lycéen blogueur



La musique à l'image

La musique occupe une place primordiale dans le cinéma... et forcément dans le Festival. De multiples liens se tissent entre l'image et la musique. Le compositeur Jean-Claude Petit a donné une très belle leçon de musique. Avec Stéphane Lerouge à la baguette et Jean-Paul Rappeneau venu sur scène donner son analyse, Jean-Claude Petit a montré, « à l'aide d'un piano et d'extraits de films, à quel point la musique est une forme d'écriture de cinéma. » Des étudiants en composition de musique à l'image au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris ont écrit huit propositions musicales pour *Le Hussard sur le toit*, de Jean-Paul Rappeneau. Des œuvres jouées au Théâtre Verdière par l'Orchestre Colonne, dirigé par Laurent Petitgirard. Le Festival collabore aussi chaque année avec le Conservatoire de La Rochelle, et passe également commande à des artistes de musiques originales sur des films de la programmation. Aquaserge et Forever Pavot ont été les artistes invités en 2015 à composer une musique sur un programme de courts métrages de Louis Feuillade. Ils ont donné un très beau ciné-concert à la Sirène.

Toutes ces actions existent grâce au soutien de la SACEM.





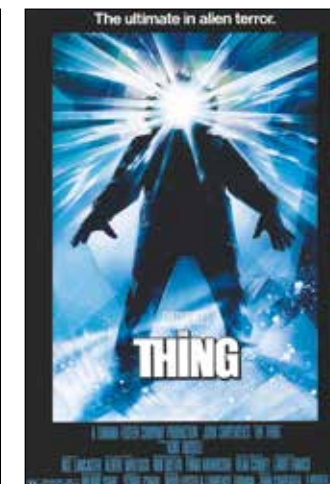
Musiques actuelles, images du siècle

Avec la Sirène, le Festival continue un précieux partenariat, qui démontre s'il en était besoin l'inaltérable relation de l'image avec la musique. Cette année encore une magnifique soirée avec le new-yorkais Jozef Van Wissem, luthiste baroque né aux Pays-Bas. Compositeur d'avant-garde, il a ouvert la soirée autour de *The Sun of the natural world is pure fire*, son court métrage musical qu'il a cosigné avec Jim Jarmusch. Serge Forever (*Aquaserge* et *Forever Pavot*) ont ensuite proposé un ciné-concert autour de trois films courts de Louis Feuillade.

LA SIRENE
ESPACE MUSIQUES ACTUELLES
AGGLOMÉRATION DE LA ROCHELLE

Merci à Daniel Joulin
et David Fourrier
pour leur accueil.

Avec le soutien de la Sacem



Galerie fantastique pour Nuit presque blanche

A défaut de nous mener jusqu'au petit matin, la Nuit du Festival 2015 nous conduisit au cœur des ténèbres. Impossible de dormir devant la diffusion en rafale de trois maîtres-films de John Carpenter, ceux du tournant des années 1980. Dans des conditions idéales, copies splendides, écran très large de la grande salle de La Coursive, il devient alors très agréable d'avoir peur, conduit par un cinéaste de genre (au sens noble du terme), qui accorde autant de soin au récit, aux effets, à l'image et au son. Une quintessence du cinéma, en somme. Qui nous fit croiser les angoissants et pas du tout sympathiques revenants de *Fog*, sortis d'outre-tombe pour obtenir justice auprès des vivants oubliés. Qui nous fit plonger dans la faune de *New York 1997*, film d'anticipation (Manhattan devenu prison à ciel ouvert dans laquelle tombe malencontreusement le président des Etats-Unis) métamorphosé avec le temps en uchronie troublante. Sans oublier les terrifiants aliens phagocytant notre pauvre humanité dans ce tableau glaçant en rouge et noir qu'est *The Thing*. Le tout, baigné par les scansions musicales électro de Carpenter lui-même ou la sidérante partition du maestro Morricone.

Dommage que la promenade tremblante ne se soit pas poursuivie avec *Christine*, la très méchante voiture, jusqu'aux damnés, vampires et autre *Prince des ténèbres* qui complètent la galerie fantastique de John Carpenter.

→ par Thierry Bedon
Secrétaire général adjoint de l'association du Festival





Prisons iraniennes

Kandahar est un film iranien réalisé par Mohsen Makhmalbaf en 2001.

Kandahar, c'est l'histoire d'une femme qui décide de franchir la frontière irano-afghane pour sauver sa sœur Nafas. Parce qu'elle est journaliste, elle doit aller clandestinement à Kandahar en Afghanistan et parcourt à pied le chemin qui la mènera jusqu'à elle. En route, elle rencontre plusieurs personnes qui lui rappelleront le quotidien qu'elle a cherché à fuir. Tout au long du chemin, elle cherchera l'espoir dans ses rencontres.

Mais *Kandahar*, c'est aussi l'histoire de toutes les femmes de l'Iran et plus encore. C'est l'histoire de l'Iran tout simplement. Avec sa culture, sa misère, ses droits, ses guerres...

A partir du moment où elle commence son voyage, la journaliste doit porter une burqa et doit être le plus souvent accompagnée d'un homme. On comprend la volonté du réalisateur de montrer la condition des femmes en Iran et de présenter la burqa comme une prison. On apprend dans le film que les femmes portant la burqa sont appelées « tête noire » et n'ont aucune place dans la société. Ce sont des fantômes, qui subissent doublement les répressions au sein de leur pays.

Les jeunes filles apprennent à être des bonnes épouses et à éviter les bombes. Dans la suite du film, on peut voir le problème des unijambistes à se « procurer des jambes » et leur détresse mêlée à leur espoir lorsque les jambes sont parachutées en plein désert. Le réalisateur aborde ici habilement la question des conséquences de la guerre sur la société.

Kandahar est un film qui nous aspire complètement le temps d'une heure et demie et qui nous lâche exténués ! En plus d'une histoire qui nous enrichit, Mohsen Makhmalbaf mélange des paysages magnifiques et de bons acteurs pour faire un film à la fois révolté et désespéré.

Rappelons que pour la famille Makhmalbaf, le cinéma n'a pas pour but de divertir mais d'instruire. Ici, c'est une fenêtre ouverte sur les problèmes de l'Iran et une véritable dénonciation que nous propose Makhmalbaf.

→ par Solenne
Lycéenne bloggeuse



Peur de rien

de Danielle Arbid



Le Département de la Charente-Maritime, engagé et fervent soutien du Festival, nous a offert en avant-première un film de la cinéaste libanaise Danielle Arbid, amie du Festival, qui n'a peur de rien... Une résonance particulière aujourd'hui.



Michel Parent entouré de l'équipe du film et de Prune Engler



Cyclone à la Jamaïque, le chef-d'œuvre de Mackendrick, vu par un spécialiste de l'enfance

Réfugiés climatiques avant l'heure, et rencontre iconoclaste...

... de deux groupes humains antagonistes, qui permet à Mackendrick d'inverser toute vision manichéenne, et de compliquer avec brio la relation entre enfance et âge adulte, loi et transgression, sauvagerie et civilisation, rapports de classes.

Un torrent d'actions, une mine de réflexions !

Derrière l'écran : *Qu'est-ce qui intéresse le psychologue que vous êtes dans le film de Mackendrick ?*

La façon dont il met en images l'énergie brouillonne et sans limites de ces enfants, jeunes sauvages hors de la réalité, qui n'obéissent qu'à leurs pulsions ; la figure centrale d'Emily, l'aînée, refusant de suivre les ordres protecteurs de son père, plus affectée par la disparition de son chat que par la mort du vieux serviteur de la famille ; après le cyclone, la ronde de joie dans la boue, avec ses frères et sœurs. De même, quelques jours plus tard, la mort de son frère ne l'attristera que de courts instants.

La façon dont « ces faibles victimes », confiées par leurs parents à un capitaine incompetent et donc rapidement tombées aux mains de redoutables pirates, vont séduire et dominer ceux-ci, les réduisant peu à peu à l'impuissance, puis à la mort.

L'ironie du scénario, et la puissance de Mackendrick : c'est Chavez le hors-la-loi qui tente de se poser en image paternelle, à la fois castrateur et protecteur, de ces enfants sans famille ; mais son face à face avec Emily va peu à peu tourner à l'avantage de cette dernière, et le chef des pirates va se laisser séduire par le chant de la jeune sirène.

Celle-ci lui assénera le coup de grâce au moment du procès en masquant la vérité face au juge, ce qui entraînera sa condamnation à mort... La scène du procès en dit long sur les rapports de classe : « entre gamins de la bourgeoisie britannique et parias de la société, le combat était, il est vrai, inégal »*.

A chaque fois ce sont le désir de jouissance, l'excitation, la toute puissance et la séduction qui poussent ces enfants à échapper aux lois édictées par les adultes, qu'ils soient leurs parents ou les pirates, et rien n'arrêtera cette folie enfantine et destructrice.

Derrière l'écran : *Comment interprétez-vous le sourire de Chavez à l'énoncé de sa condamnation ?*

La relation qu'il a établie avec Emily est comme une rédemption qui a sauvé son âme ; qu'importe alors la mort, pour lui tout est accompli.

→ Interview réalisée par Danièle Blanchard, vice-présidente de l'Association, auprès d'Eric Joyaux, psychologue hospitalier.



Maryline Simoné et Prune Engler

Cyclone à la Jamaïque

d'Alexander Mackendrick

Fidèle au Festival, le Conseil Régional Poitou-Charentes a partagé avec un public nombreux, de tous âges, une soirée illustrant son attachement et son soutien pour le cinéma. Après un court-métrage d'étudiants de l'EMCA, *Tu restes assis*, nous avons navigué 3 minutes avec *l'Hermione* qui a traversé l'Atlantique, et (re)découvert *Cyclone à la Jamaïque*, chef-d'œuvre d'Alexander Mackendrick avec un acteur mythique, Anthony Quinn. Un sujet qui reste d'actualité.



Un air d'Italie a soufflé sur cette 43^e édition.

Avec une rétrospective consacrée à l'œuvre de Luchino Visconti, une intégrale de ses films, des *Amants Diaboliques* (1943) à *L'Innocent* (1976). Avec un hommage rendu à Marco Bellocchio qui, depuis *Les Poings dans les poches*, tend à travers ses films un miroir sans concession à la société italienne... Et avec, en ouverture du Festival, une avant-première exceptionnelle : *Mia Madre* de Nanni Moretti, qui fut notre invité en... 1977 ! Quelle fidélité tout au long de la route de ce cinéaste au regard si particulier...

Nanni Moretti

Cinéaste mélancolique et humaniste

1977. Rencontres Internationales d'Art Contemporain. Les origines du Festival, et le début de la carrière d'un cinéaste au regard acéré et tellement plein d'ironie... Nanni Moretti présente son premier long métrage : *Io sono un autartico*, filmé en super 8. Il promène déjà sa silhouette dégingandée, ses yeux sombres et bientôt sa barbe, de plateaux de tournage en festivals. *Ecce bombo* (1978) est présenté en sélection officielle au festival de Cannes. *Sogni d'oro* obtient le grand prix du jury à la Mostra de Venise en 1981. Interprète des rôles qu'il écrit, on le retrouve en professeur dans *Bianca* (1983), en curé dans *La Messa è finita* (1986), en joueur de water-polo (sport qu'il pratique dans la réalité) dans *Palombella Rossa*. Cannes lui donne le Prix de la mise en scène en 1994 pour *Caro Diario* (Journal Intime). Il laisse court à sa joie d'être père dans *Aprile* (1998). Et obtient la Palme d'Or en 2001 pour son film peut-être le plus poignant, *La Chambre du Fils*. *Le Caïman*, satire des années berlusconiennes, sort en 2008.

Il parsème ses films de parcelles d'autobiographie, sans pour autant mériter l'étiquette de personnage narcissique que beaucoup d'Italiens lui ont collée. Antonietta (arrière-petite-fille de Filoteo Alberini, autre inventeur du cinéma...) et Stefano, sont venus pour la première fois au Festival. Et n'ont pas manqué la soirée d'ouverture. Ce couple de cinéphiles romains, curieux de découvrir le nouvel opus de Nanni Moretti, n'était pas encore allé voir le film à Rome. Ils avaient beaucoup aimé les films des premières années, et s'étaient détachés des derniers. Ils sont sortis de la projection « réconciliés avec le cinéma de Nanni Moretti ». Encensé à Cannes, *Mia Madre*, que le jury n'a pourtant pas récompensé, est une œuvre sensible, intime et universelle. Un film qui tire des spectateurs larmes et rires. *Mia Madre*, film de la maturité ? En tout cas l'un des plus beaux... Réalisateur de films qui ont une saveur et une couleur qui n'appartiennent qu'à lui, Moretti est aussi un acteur hors pair et un producteur éclairé. Le Festival est très heureux d'avoir en 2011 ouvert le bal avec *Habemus Papam*, et cette année avec ce bouleversant *Mia Madre*... Nanni, torna !

→ par Florence Henneresse
Administratrice de l'Association du Festival



Marco Bellocchio, prince italien

Effrontés et frondeurs, ils ont été quelques-uns, au milieu des années 1960, dans le sillage de Pasolini et de la Nouvelle Vague française, à se lancer dans le cinéma italien. Rompant des lances avec les restes du néo-réalisme, délaissant les comédies à succès, ils imposent souvent en quelques films-chocs un style personnel et coupant, rude et sans concession. *Les poings dans les poches* est de ceux-là, interpellant et malmenant le spectateur. Il impose le nom de Marco Bellocchio. Et il trace les lignes à venir de l'œuvre toujours surprenante de ce maître du récit et de l'image, entre familles dissonantes, identités perturbées, psychanalyse à l'affût et miroir mordant tendu à la société italienne. Lignes tenues sans désespérer depuis cinq décennies, avec un renouvellement d'inspiration constant, menant jusqu'à ses derniers opus opératiques (*Vincere*) ou métaphoriques (*Sangue del mio sangue*). Un cinéma convulsif et insaisissable.

A La Rochelle, cette année, il a été possible de (re) parcourir quelques étapes de cet itinéraire flambant et risqué - celui de l'inconfort - et d'entendre la parole limpide de Marco Bellocchio, intrépide prince italien. Qui fut rejoint par son interprète de ce temps inaugural, le tonitruant Lou Castel.



Lou Castel, une rencontre magnifique, hors du temps... encore les poings dans les poches.



Comédie à l'italienne

On ne se lassera décidément jamais du cinéma italien qui nous réserve encore et toujours des surprises. Avec *Bellissima*, Visconti nous offre une de ses meilleures réalisations, mais dans un style totalement différent de ces autres films comme *Le Guépard* ou *Ludwig*.

Visconti fait ici le récit d'une italienne, Maddalena, qui inscrit sa fille à un casting après une annonce à la radio. Celle-ci sacrifie tout pour que sa fille puisse "devenir quelqu'un", mais les sélections ne se passeront pas comme prévues...

Bellissima est sans doute le film le plus drôle que le cinéaste italien ait jamais réalisé. Anna Magnani, qui incarne Maddalena, est absolument géniale. Elle crève l'écran par sa présence, son assurance et son énergie incroyable. Du début à la fin, le rythme est effréné. Il y a beaucoup d'agitation et de bruit avec les cris, les pleurs qui sont présents à quasiment chaque instant. On pourrait penser que cela peut vite devenir insupportable et fatigant, mais l'humour et le jeu bouillonnant de l'actrice nous porte vraiment, impossible de ne pas être entraîné dans ce tourbillon.

Ce qui est d'autant plus remarquable dans *Bellissima*, c'est que ce n'est pas juste un film drôle. Visconti fait le portrait de la société italienne d'après guerre, nous montre la vie en communauté dans les immeubles et les rapports sociaux entre les habitants, qui sont bien différents de ceux que l'on entretient à l'heure actuelle. Ils vivent vraiment en communauté, cela donne l'impression qu'ils appartiennent tous à une grande famille. Et ce sont vraiment les femmes qui régissent tout, qui s'occupent des enfants, du foyer, qui travaillent mais qui dominent les hommes par leur fort caractère.

Ce film est aussi une critique de l'industrie du cinéma qui nous est décrite comme cruelle. Visconti dénonce une sorte de marchandisation des acteurs, qui sont jeté sans raison ou dès qu'ils ne sont plus assez bien pour les producteurs et réalisateurs. Le cinéaste a aussi le culot d'évoquer la corruption, mais avec néanmoins beaucoup d'ironie, surtout que l'action se passe à Cinecittà et que c'est le producteur du film.

Bellissima est unique dans la filmographie de Visconti, très original de par son humour, son intensité et son audace plus qu'étonnante. Un chef-d'œuvre à découvrir absolument !

→ par Lola
Lycéenne bloggeuse



Helmut Berger et Luchino Visconti.
Les Damnés.



Anna Magnani. *Bellissima*.

Exceptionnelle Claudia Cardinale

Il est certainement hasardeux de vouloir, en quelques lignes, dresser un tableau de présentation de Claudia Cardinale, tant cette actrice a marqué le monde du cinéma. La filmographie de "la plus belle femme italienne de Tunisie" est époustouflante. Tous les grands réalisateurs, qu'ils soient italiens (Comencini, Visconti, Zeffirelli, Leone...), français (Enrico, Christian-Jaque, Verneuil...) ou autres (Herzog, Edwards, Brooks...) ont réussi à faire tourner cette femme dont le talent n'a d'égale que la beauté.

Les distinctions qu'elle a obtenues seraient, elles aussi, trop longues à énumérer: plusieurs fois meilleure actrice, Lion d'Or, Ours d'Or, Légion d'Honneur... et ce durant sa brillante carrière. Actrice également de théâtre, notre Bellissima Claudia a aussi apporté sa contribution à de nombreuses causes humanitaires. Il n'est pas étonnant qu'elle soit, en 2015, la personnalité préférée des Italiens.

→ par Paul Ghézi
administrateur de l'association du Festival



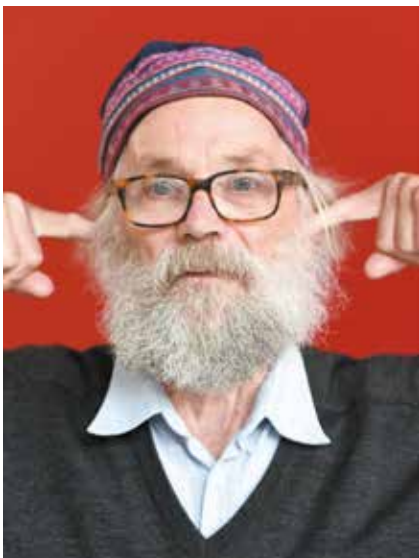


Les mille et une nuits de Miguel Gomes

Diogo Dória sur un dromadaire et Miguel Gomes à la caméra

Images des quatre coins du monde

Ici et ailleurs, nous avons encore voyagé, cette année, de la Finlande à l'Asie, en passant par la Géorgie, l'Iran, la Lituanie, le Chili, le Canada, l'Italie, le Portugal, la Grèce, la Roumanie, la Russie... pour arriver, dernière étape de ce voyage, en Belgique... avec Yolande Moreau.



Le réalisateur finlandais Markku Lehmuskallio et son fils Johannes Lehmuskallio



L'Ambassadrice de Géorgie Ecatérina Siradzé Delaunay et les réalisateurs géorgiens Teona Grenade et Levan Koguashvili

Shu Qi, la grâce du vent dans les arbres...

A 39 ans, avec ses allures de jeune première, sa silhouette frêle, ses moues d'adolescente et sa voix expressive, Lin Li-Hui, connue sous le nom de Shu Qi est une « vieille routière » du cinéma asiatique (60 films). Depuis 1996 et son premier rôle dans *Sex and Zen 2*, elle a enchaîné les films d'arts martiaux et d'action, notamment avec le réalisateur Andrew Lau, mais aussi des productions dramatiques.

Parallèlement aux grosses productions, Shu Qi tourne dans le film *Viva Erotica* en 1996 qui lui vaut le prix du Meilleur espoir féminin au 16ème Hong-Kong film Awards, puis elle obtient deux ans plus tard le prix du meilleur second rôle pour *Portland Street Blues*.

La première fois que Hou Hsiao-hsien l'a remarquée, c'était à la télévision. « *Ce n'était qu'une pub, mais j'étais touché par son authenticité. Je me suis dit qu'elle serait parfaite pour le rôle de Vicky dans Millenium Mambo.* » Le film est sorti en 2001 et Shu Qi fit ses premiers pas au Festival de Cannes. En 2005, Hou Hsiao-hsien tourne avec elle *Three Times* (meilleure actrice au 42ème Golden Horse Awards à Taipei) puis en 2015 il pense à elle pour le rôle de Nie Yinniang, une femme qui a appris les arts martiaux grâce à une nonne et qui se donne pour mission de tuer tous les tyrans, mais qui vacille quand elle doit abattre son propre cousin.

« *Lorsque j'ai reçu le scénario, les larmes me sont venues, raconte-t-elle. Vous comprenez, toute cette histoire d'une femme qui peut sauter très haut, chargée de tuer quelqu'un, et qui ne trouve pas le cœur à le faire... tenait sur une page et demie. C'était écrit de façon si poétique que je me suis mise à pleurer.* »

Dans les magnifiques plans de Hou Hsiao-hsien, Shu Qi impose sa grâce par une succession d'apparitions magiques et silencieuses, que ce soit le temps d'une furtive scène de sabre, ou dans l'obscurité d'un arrière-plan : « *Il y a beaucoup de scènes de combat dans le film qui nécessitaient une certaine condition physique. Ce n'est pas comme dans les films d'action que je tourne habituellement, où je me contente de trouver les bonnes poses, tout le reste étant fait par ordinateur. Monsieur Hou voulait de vrais combats. Il refuse les effets spéciaux. Il fallait répéter les mêmes actions tout le temps. C'était décisif aussi parce j'ai très peu de dialogues dans le film. Le plus difficile était d'ailleurs de refléter les sentiments de mon personnage sans les exprimer, parce qu'ils sont cachés au fond de son cœur. Beaucoup de choses passent par le regard, mais l'essentiel doit rester invisible. Il fallait être comme le vent dans les arbres.* »



Liberté et diversité



Rencontre avec Véronique Chazeau, Présidente de la Caisse d'Action Sociale des Industries Électriques et Gazières à La Rochelle.

« Chaque année la CCAS et la CMCAS de La Rochelle sont heureuses d'être partenaires du Festival International du Film. Ce rendez-vous rassemble tous ceux qui croient et qui agissent pour le lien fructueux entre l'appropriation populaire et la création cinématographique.

C'est un combat pour le droit de chaque femme et chaque homme de penser et de s'exprimer au travers de son capital culturel et de sa personnalité propre. Combat pour le respect des différences. Enjeu de citoyenneté.

Cette année nous avons opté, sur le conseil de Prune Engler, pour le film du réalisateur géorgien Levan Koguashvili : *Blind Dates*.

C'est notre façon de promouvoir de nouvelles créations. La liberté ne peut s'exercer et s'épanouir que dans la diversité. Luchino Visconti a dit : « *La vérité n'est pas dans un rêve mais dans plusieurs* ». Nous pensons que se cultiver c'est se donner les moyens d'être plus libre et de pouvoir agir de façon individuelle et collective, de faire progresser le monde pour le rendre meilleur, plus humain, plus juste, pacifique et solidaire.

J'aime cette expression : Je ne sais pas à quoi sert le cinéma. Mais c'est un art. J'aime un cinéma qui n'est pas dans sa tour d'ivoire, qui n'est pas complètement déconnecté de la réalité, même s'il est là pour la sublimer et pour faire rêver. Si le cinéma est un témoin de notre société, il se doit aussi de la questionner et de mettre en lumière ses dysfonctionnements. Concrètement, le cinéma n'aide pas les gens à vivre s'ils ne peuvent pas y avoir accès. Là est tout le sens de notre engagement auprès de ce très beau Festival du Film de La Rochelle. »

→ propos recueillis par Jean Verrier
Administrateur de l'Association du Festival



Le Fils de Saul de László Nemes

Un choc émotionnel

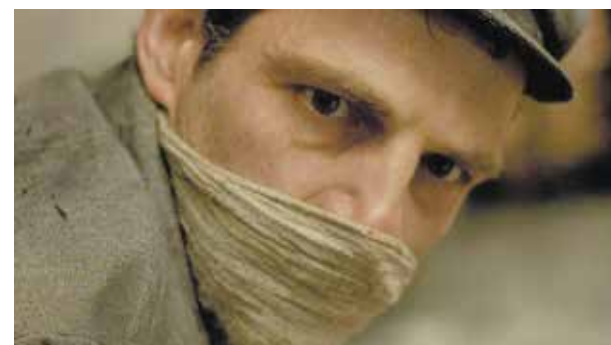
Grand prix du 68e festival de Cannes, *Le Fils de Saul* de László Nemes restera, sans aucun doute, une œuvre cinématographique majeure. Les films sur les camps de concentration ont été légion.

Toutefois, il n'y en a que très peu qui sont restés dans nos mémoires. On pourrait citer entre autres : *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais, *Shoah* de Claude Lanzmann, *La Liste de Schindler* de Steven Spielberg et *La vie est belle* de Roberto Benigni. Il faudra maintenant y ajouter *Le Fils de Saul*.

C'est l'histoire d'un membre d'un Sonderkommando qui tente de sauver de l'incinération un enfant mort qu'il croit être son fils; il souhaitait lui offrir une digne sépulture... Dans ce film, pas d'actes d'héroïsme, pas d'images terribles en gros plans; les scènes d'atrocités sont devinées. Ce que l'on ne voit pas, on l'entend, on l'imagine et c'est bien pire.

Dans le but de rapprocher au plus près de la réalité le spectateur, László Nemes a utilisé une pellicule argentique 35 mm et un processus photochimique.

Il a réussi son pari au delà de toutes espérances.



Clara Royer, scénariste

Peace to us in our dreams

de Sharunas Bartas

Le film, présenté à Cannes en fin de Festival, ne semble guère avoir enthousiasmé la critique et risque fort d'avoir quelques difficultés à trouver son public lors de sa sortie en salles. C'était donc un choix judicieux de le projeter à La Rochelle, hélas sans Sharunas Bartas. On le dit silencieux, plutôt discret, voire secret. Son cinéma est à son image. Contemplatif. Hors normes. Et il n'en finit pas de nous surprendre par la sidérante beauté de ses images et le désespoir de ses histoires qui n'en sont pas vraiment. Ici, comme d'habitude, où presque rien ne se passe. Il y a un homme, sa fille adolescente dont la mère est morte, et sa compagne, venus passer quelques jours à la campagne, en été. Il y a quelques voisins autour : un garçon sauvage, un vieux couple qui n'en finit pas de se déchirer, une vieille femme qui se refuse à tout dialogue. Il y a surtout un fantôme qui hante le film, la compagne disparue de l'homme. Et cette femme dont on découvre le visage sur des photos et dans un petit film de famille en super 8 que projette l'homme, c'est Katerina Golubeva, compagne de Bartas, morte en 2011. Frontière trouble entre la réalité, la fiction et le rêve. D'autant que le rôle de l'homme est joué par Bartas lui-même, celui de la fille par sa propre fille à la troublante ressemblance avec sa mère, et celui de la jeune femme par sa compagne actuelle. Film de deuil, bouleversant, où l'émotion affleure dans un geste inachevé, un regard qui se dérobe, parfois un rire comme un sanglot. Les personnages ont perdu le chemin du bonheur, le désir même de communiquer.

« *Le cinéma de Bartas a toujours existé depuis que le monde est monde. Mais nous, où étions-nous passés ?* » Leos Carax

Le cinéma de Bartas a toujours été celui du silence. C'est l'image qui nous sert de guide pour aller à la rencontre des êtres. Bartas préfère saisir une atmosphère, des sensations. Et ici, lorsque la parole de l'homme se libère face aux interrogations de sa fille, on le regrette presque. La beauté naît de la musique, non des mots, mais des mille bruits dont vibre la nature. La pluie sur les branches d'un pommier, le vent léger qui fait trembler le rideau blanc d'une fenêtre et dévoile le visage d'une adolescente avant qu'il ne s'efface. Fugitif. In saisissable. Comme le souvenir de l'être aimé. Plus tard, il y aura la course brisée en plein élan du garçon parricide projeté sur une voiture lancée à toute vitesse. Seule restera l'harmonieuse et paisible beauté de la nature, dans le bruissement léger des herbes sous la caresse de la pluie et du vent. Désespoir à fleur de cœur d'une infinie douceur...



→ par Danièle Restoin
Association Mémoire à Vif, Limoges

Le Tout Nouveau Testament

de Jaco van Dormael

« Juste pour rire... et pour penser »

Le beau et grave Festival 2015 qui nous avait confrontés au bruit et à la fureur de notre monde chaotique s'est clos par un moment de légèreté et d'humour inattendu. Avec *Le tout nouveau testament* ce fut la joyeuse et surréaliste imagination de nos voisins belges qui a régalé le public. Nous avons ri sans réticence, parce qu'on faisait appel à notre intelligence, à notre capacité de prendre la distance nécessaire avec ce qu'un esprit de sérieux trop complaisant peut avoir parfois de stérilisant. C'est un peu du précieux esprit de l'enfance qui renaissait sur l'écran. Humaniste, tendre, poétique, féministe et sans prétention, ce joli conte redonnait énergie et envie de vivre.

Pour autant il ne s'agissait pas de nous « distraire » et de faire « oublier » la misère du monde, mais de soulever –avec légèreté mais force aussi– quelques-unes des questions lancinantes de notre condition humaine jamais résolues : Si Dieu existe, pourquoi le Mal ? Comment vivre notre intime contradiction entre la certitude de notre mort et notre besoin de vivre comme si nous ne devions jamais mourir ? La présence de l'émouvante, lumineuse et si humaine Yolande Moreau avait introduit comme il convenait ce moment de philosophie quotidienne.

→ par Marie George Charcosset
membre d'honneur de l'association du Festival



Notre amie Yolande Moreau, présente tout au long du Festival, qui a également participé à une séance à la prison de Saint-Martin-de-Ré, nous a encore fait partager sa sensibilité, son humour et son talent !

Regards sur l'animation chinoise

Cette année, ce sont les trésors des Studios d'art de Shanghai qui ont enchanté l'imaginaire des enfants.

Léa Nature s'est associée encore à cette grande fête du cinéma pour petits et grands.

Et pour les plus grands, une rencontre avec Marie-Claude Kuo, chercheuse au CNRS et Directrice du Centre de Documentation sur le cinéma chinois et Xavier Kawa-Topor, Directeur de l'Abbaye de Fontevraud.



Vendémiaire

de Louis Feuillade

Les vendanges de la victoire

Dès la première image, une femme écrase entre ses mains une grappe dont le jus coule comme du sang dans une sorte de ciboire, puis tend ce symbole christique au soldat. La vigne porte en elle la loi du talion : le méchant "boche" qui a participé au gazage des soldats français mourra dans une cuve, asphyxié par les gaz de fermentation.

Le tournage s'effectue à la fin de la guerre (l'arrivée des Américains est mentionnée à la fin du film). Louis Feuillade a choisi de traiter la guerre en s'inscrivant principalement dans l'espace d'un domaine viticole près de Lunel (région natale de Feuillade) où vont se retrouver les protagonistes de la Grande Guerre, incroyable chassé-croisé de personnages rassemblés sur ce domaine le temps des vendanges.

Feuillade revendique l'unité nationale de toutes les classes sociales, du propriétaire du domaine viticole de Castelviel (aveugle suite à une blessure de guerre) jusqu'à la bohémienne (rejetée pour des soupçons de vol, mais intégrée à la communauté car son mari, engagé dans la légion étrangère, est mort au combat). On pense à la fin de *Metropolis*, où cette alliance entre les riches et les pauvres est revendiquée par Fritz Lang pour lutter contre les forces du mal.

Le manichéisme parcourt le film : à l'ypérite utilisé lâchement par les allemands s'oppose le "pinard" distribué par des soldats courageux bravant le canon allemand pour acheminer cet élixir patriotique, issu du terroir languedocien. On retrouve la bravoure dans la séquence à Maubeuge où la fille Larcher doit faire face aux commérages car elle héberge des officiers allemands pour mieux les espionner.



Sylvie Pras et Nicolas Seydoux

Louis Leubas, acteur utilisé par Feuillade dans des rôles antipathiques (Satanas dans *Les Vampires*, le banquier Favraux dans *Judex*) interprète le personnage du prisonnier allemand évadé, symbole de l'envahisseur criminel et vicieux.

Feuillade, dans ce film réalisé en 1918, d'une durée de 2h30, montre son talent de cinéaste et sa maîtrise du montage : naturalisme des travellings de la vallée du Rhône pris à partir du bateau sur lequel vont se rencontrer Bertin (le héros démobilisé) et la famille Larcher (réfugiés du nord), mise en place d'une intrigue suite au meurtre commis par le soldat allemand, évolution des personnages à travers les épreuves, souci de réalisme dans les séquences de vendanges.

Ce film patriotique, parcouru de clichés anti-allemand (mais il faut se replacer dans le contexte du tournage) évoque tous les aspects de la guerre : l'occupation, le sort des femmes et des blessés, la vie loin du front ; la fin optimiste annonce des lendemains meilleurs, mais Vendémiaire n'est-il pas le premier mois du calendrier républicain ?





Annie, parisienne

Quand je travaillais à Paris, un des bonheurs que m'offrait La Rochelle était de démarrer les vacances d'été par le Festival du film... Plaisir d'arriver en ayant préparé un programme si dense, que bien sûr je n'allais pas réaliser complètement... Plaisir d'aller à La Coursive le matin et de s'insérer dans la file d'attente des spectateurs gais et fervents, avides... Plaisir, si on a préféré flâner le matin pour apprécier la lumière du ciel sur le port, d'aller attendre un ami à la sortie d'une salle, de voir son regard encore lointain et pétillant de l'ailleurs créé

par le film, et de partager nos enthousiasmes...

Mes meilleurs souvenirs :

- en 2007, l'hommage à Delphine Seyrig, muse de ma jeunesse, la trilogie de Jacques Nolot et l'expo des toiles de Maurice Pialat,
- en 2010, la projection de *L'Arrangement* de Kazan dans la grande salle de La Coursive pleine de jeunes gens qui se lèvent spontanément et applaudissent à la fin du film,
- et cette année, le film de l'iranienne Marziyeh Meshkini, *Le Jour où je suis devenue femme*, accueilli dans le silence absolu d'un public totalement attentif et ému...



Yanis, un très jeune festivalier

Yanis a cinq ans. Il a vu 11 films d'animation chinois, et parle de ceux qu'il préfère...

Le prince Nezha, qui est né dans un lotus, a deux armes magiques : une écharpe rouge et des roues de feu. Il gagne contre le méchant roi dragon parce qu'il est plus fort au kung-fu.

Petit Renard est trop malin et tout le monde se méfie de lui. Pourtant il prend la plus petite part de la galette partagée avec ses amis.

Des singes apprennent à pêcher, même avec leurs queues, mais ce ne sont pas des vrais singes (découpages articulés).

Un petit singe turbulent n'arrête pas d'embêter ses camarades. Ses bêtises ne font rire personne.

Sa maman apprend au Petit hérisson comment déplacer une pastèque géante. La maman hérisson est écrasée par la pastèque ; c'est le piver qui va l'aider.



Deux Anglais et le continent

Des cinéphiles venus d'outre-Manche pour découvrir le Festival... et déjeuner à l'Avant-Scène !



Juliette et Pauline, étudiantes en cinéma

Nous avons découvert La Rochelle à l'occasion du Festival International du Film dont la programmation nous a ravies, et la rétrospective Visconti nous a donné la chance de voir en trois jours la moitié de ses longs métrages !

Nous retiendrons *Rocco et ses frères*, pour les impressionnantes performances des acteurs, la façon de les filmer (en particulier Alain Delon, personnage sacrificiel, voire christique), les contrastes de noir et blanc. Dans *Le Guépard*, quelques scènes inoubliables : le

magnifique travelling latéral sur les visages poussiéreux et las de la famille Garibaldi, la mythique scène du bal (où les guenons pourraient s'accrocher aux draps et aux lustres, comme le dit si bien Don Fabrizio), le rire de Claudia Cardinale alias Angelica Sedara lors du fameux dîner...

Autre film particulièrement apprécié : *Sandra*, à cause du noir et blanc, des jeux de lumière, de la manière dont Visconti a mis en valeur les regards...

Les films étaient projetés dans leur version intégrale non censurée : l'expérience en est ainsi complètement changée, car la plongée dans un univers pendant quatre heures ininterrompues (comme dans *Rocco et ses frères* ou *Ludwig*) sur grand écran permet une toute autre approche !

Juliette Sergent et Pauline Vettard sont étudiantes en Licence Etudes cinématographiques, à l'université Paris Diderot, Paris 7^{ème}

Laurent Descamps, SDLP, partenaire et fidèle festivalier

Je viens au Festival chaque année, pour découvrir des films venus d'ailleurs. Ce Festival ouvre aussi ses portes à tous les publics, travaille avec les différents quartiers. Pour moi, c'était une évidence de le soutenir.

Et donc pour la seconde année consécutive, la Société du Dépôt de La Pallice (SDLP) est partenaire du Festival. Pour l'édition 2014, notre soutien s'est porté sur le projet *La Pallice hors Champ* de Yves-Antoine Judde, qui mettait en scène d'anciens professionnels du Port de Commerce observant l'activité de la fourmilière portuaire derrière les barrières de sécurité et le sentiment de révolte teinté de nostalgie.

Cette année, c'est le projet *Le corps de la ville* de Nicolas Habas qui a retenu notre attention. Un lieu dans la ville, un danseur, un solo. Chaque épisode est proposé comme une parenthèse poétique, offerte à chacun, à commencer par les usagers du lieu.

SDLP est une entreprise rochelaise qui fait partie intégrante de la ville et participe à la vie du Port de Commerce, poumon économique de la cité.

Je suis heureux d'associer cette entreprise à l'un des événements majeurs de notre ville.

Ce partenariat, c'est aussi l'occasion de moments d'échanges et de partage avec les Rochelais et les personnes de passage dans notre belle cité.

Merci à Hélène de Fontainieu de nous avoir permis de découvrir cela et vivement la prochaine édition.

Et... pour cette édition je retiendrais, bien sûr, *Le corps de la ville* de Nicolas Habas dont j'invite à regarder tous ses autres films, et... *La nourrice* de Marco Bellocchio, film subtil mettant en scène des acteurs hors du commun.





Les Saisons

La librairie de la rue Saint-Nicolas, *Les Saisons*, permet aux cinéphiles de prolonger le Festival avec la sélection de livres, de dvd, d'images préparée par Anne et Stéphane Emond.

FRANCOISE FABIAN
sur CINE+CLASSIC,
chaque jeudi du 7 au 28 janvier 2016

Retrouvez une programmation
spéciale avec un documentaire inédit LA FABIAN,
réalisé par Dominique Besnehard.
Vous pourrez également retrouver les films suivants :

SALUT L'ARTISTE de Yves Robert,
L'AMERICAIN de Marcel Bozzuffi,
MA NUIT CHEZ MAUD de Eric Rohmer,
RAPHAEL OU LE DEBAUCHE de Michel Deville
et dans la Collection CONTES D'ACTEURS le Numéro 3 :
FEDERICO F., avec Françoise Fabian.

Partenaire Officiel. **CINE +**
Classic

Le Festival est une association rochelaise où les administrateurs s'investissent toute l'année pour ouvrir le Festival au plus grand nombre et relayer l'équipe professionnelle.



► **Hélène de Fontainieu**
Présidente



► **Danièle Blanchard**
Vice-Présidente



► **Pierre Guillard**
Vice-Président



► **Thierry Bedon**
Secrétaire Général



► **Marie-Claude Castaing**
Secrétaire Général adjoint



► **Alain Le Hors**
Trésorier



► **Olivier Jacquet**
Trésorier adjoint



► **Daniel Burg**



► **Florence Henneresse**



► **François Durand**



► **Yves Francillon**



► **Martine Linarès**



► **Paul Ghézi**



► **Jean Verrier**



► **Alain Pétinaud**

Derrière l'écran est le magazine de l'association du Festival International du Film de La Rochelle.

Directrice de la publication : Hélène de Fontainieu.

Rédacteur en chef : François Durand.

Secrétariat de rédaction : Florence Henneresse.

Rédacteurs : Nathalie Benhamou, Danièle Blanchard, Hélène de Fontainieu, Solenne, Lola, Maxence, Mathieu, Thierry Bedon, Jean Verrier, Stefano Briani, Florence Henneresse, Paul Ghézi, Yves Francillon, Danièle Restoin, Marie George Charcosset, Eric Joyaux.

Photographes : Hélène de Fontainieu, Paul Ghézi, Philippe Lebruman, Alain Le Hors, Jean-Michel Sicot, Au cœur du Festival, FILR.

Maquette et mise en page : Valérie Dubois-Thiercelin - www.dockside.fr

Iconographie pour la filmographie : Sophie Mirouze, coordinatrice artistique du Festival.

Imprimeur partenaire : IRO - ISSN : en cours - Tirage : 3000 exemplaires - Parution : Janvier 2016 - 2 numéros par an.

Parce que nous avons le soutien de nos Partenaires, engagés et cinéphiles, parce que nous tissons des liens avec eux et tous les publics, parce que la Culture est un moyen de guérir certains maux de la Société, mais aussi de partager, de s'ouvrir à d'autres mondes, nous ne pouvons qu'être reconnaissants, davantage chaque année, et poursuivre avec eux ce travail commun. Merci !

La Ville de La Rochelle, son maire Jean-François Fountaine, Arnaud Jaulin, adjoint à La Culture, Marion Pichot, conseillère municipale, et leurs équipes,

Le Conseil Départemental de Charente-Maritime, son Président Dominique Bussereau, Stéphane Villain, Gisèle Vergnon, Michel Parent et Alban Varlet,

Le Conseil Régional de Poitou-Charentes, son Président Jean-François Macaire, Joëlle Averlan, Maryline Simoné, Jean-Paul Godderidge, Poitou-Charentes Cinéma et Pascal Pérennes,

Le CNC, sa Présidente Frédérique Bredin et Hélène Raymondau,

La DRAC, son nouveau Directeur Régional Monsieur Pierre Lungheretti, Eric Bultel, Nathalie Benhamou, Gwenaëlle Dubost pour les projets de cette année,

L'Institut Français, la Commission Européenne (Europe Creative MEDIA), le Centre Culturel Taïwanais, l'Institut Culturel Italien, l'Ambassade du Royaume des Pays-bas, l'Ambassade de Géorgie, la délégation du Québec en France,

La Coursive, Jacky Marchand, Florence Simonet et leur équipe qui nous accueillent chaque année avec une fidélité et une disponibilité sans faille, le Centre Intermondes, son Président Guy Martinière et Edouard Mornaud pour de nombreux projets à l'année, La Sirène, Daniel Joulin et David Fourier pour les liens tissés entre nos deux publics, le Muséum d'Histoire Naturelle, sa conservatrice Elise Patole-Edoumba, le Carré Amelot, Marianne Salmas, la Médiathèque Michel-Crépeau et les Médiathèques de la ville de La Rochelle, Aytré, Villeneuve-les-Salines, Laleu, La Pallice, La Rossignollette-Mireuil, le cinéma le Gallia à Saintes, l'Auberge de Jeunesse, Coolisses et AC-Evenement,

La Mairie et la Maison Centrale de Saint-Martin-de-Ré, le Service Pénitentiaire d'Insertion et de Probation de la Charente-Maritime, le Collectif des associations de Villeneuve-les-Salines, le Groupe Hospitalier de la Rochelle-Ré-Aunis, les Centres de soins de jour intersectoriels Adolescents, de Pédopsychiatrie et des trois secteurs de psychiatrie Adulte de l'hôpital Marius-Lacroix, la Passerelle, mairie annexe de Mireuil, la Maison de retraite Le Plessis, Horizon Habitat Jeunes et le Collectif Ultimatum, l'Université de Poitiers,

L'Université de La Rochelle, son Président Gérard Blanchard et sa Vice-Présidente à la Culture Catherine Benguigui avec laquelle nous travaillons toute l'année, l'Ecole Européenne Supérieure de l'Image d'Angoulême, les lycées et collèges de la région et du département, Passeurs d'Images, l'Inspection académique : Mission départementale arts et culture premier et second degré,

La CCAS-CMCAS, Michel Lebouc et Véronique Chazeau, ENGIE et Bruno Odin, la Caisse des Dépôts, Léa Nature Jardin Bio, Mireille Lizot et Claudine Pluquet, le Comité National du Pineau des Charentes, la RTCR, Yélo, BNIC, Lexus Toys Plus, Le Crédit Coopératif, Marc Maumy, Séché Environnement, Frédérique Coulomb, directrice des Galeries Lafayette, Ernest le Glacier, Emedia Informatique, Soram, La Poste, la librairie Les Saisons et Stéphane Emond, l'Imprimerie IRO et Fabrice Faure, Initiative Catering, l'APAPAR, Château Le Puy, Tintamar, sa dirigeante Edith Petit créatrice des Very Intelligent Pockets et de magnifiques collections de sacs, la SNCF, Ludovic Filio et Jeanne Nassiet, Directrice Régionale, Laurent Descamps, Directeur de SDLP, Cinéma différence, l'Auberge de Jeunesse,

Nos partenaires et amis journalistes : France 3 Atlantique, France Bleu La Rochelle, Sud-Ouest, Libération, Les Inrockuptibles, Sacem, France Culture, CINE+.

Hélène de Fontainieu



ze'bar

— FAIT SON —
MARCHÉ

2 rue des Cloutiers - 17000 La Rochelle

05 46 44 22 67

Rendez-vous du 1^{er} au 10 juillet 2016 pour la 44^e édition du Festival

